

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DU BUISSON

Troisième Partie

LE GRAND CHEF DES NAGARNOOKS

—Vous pourriez peut-être dire dans le monde entier, fit le Canadien, devenu rêveur.

—Quoi ! vous supposez que, même en Australie ?...

—Je ne suppose pas, je suis sûr... Vous n'avez donc pas remarqué que ces invincibles bush-rangers qui nous poursuivent, et dont Willigo a constaté la présence à quelques kilomètres en arrière de nous, ont essayé de nous faire massacrer par les Dundarups ?

—Oui ; mais je ne vois pas...

—Des bush-rangers qui n'auraient eu d'autre but que de découvrir l'emplacement du placer où nous nous rendions eussent attendu, avant de nous faire tuer, que nous fussions parvenus au terme de notre voyage.

—Vous avez raison, cela est si simple que je m'étonne de n'y avoir pas pensé plus tôt.

—Oh ! il n'y a pas l'ombre d'un doute à avoir à cet égard, je connais trop l'avidité de tous les batteurs d'estrade et autres écumeurs du Buisson pour ne pas avoir dès le début compris qu'ils étaient enrôlés au service d'une vengeance particulière, et je ne savais que penser, car je ne me connais pas d'ennemi capable d'enrôler une expédition et de payer ma mort, qui ne rapporterait rien, assez cher pour qu'une douzaine de bush-rangers osent venir affronter ma carabine dans le Buisson. Tout m'est expliqué aujourd'hui...

Après quelques instants de réflexion, il ajouta, tout frémissant de colère :

—Ah ! c'est à un Lauragais d'Entraygues qu'on en veut !... Eh bien, quelle que soit la puissance occulte qui s'attache à ses pas, je lui montrerai ce que peut un vieux coureur des bois qui a lutté de ruses avec les Comanches et les Apaches, un batteur du Buisson australien qui depuis dix ans joue sa vie contre cette armée de convicts et de brigands que l'Angleterre déverse sur ce pays... A nous deux maintenant ! S'il faut de l'or, nous en aurons plus que la Royal-Bank et le Stock-Exchange n'en ont jamais possédé dans leurs caves ; s'il faut une troupe d'hommes énergiques, déterminés, prêts à tout et dévoués jusqu'à la mort, je me charge de la trouver. Ah ! nous allons faire une telle garde autour de lui que nul ne pourra toucher à un cheveu de sa tête, et si son bonheur y est engagé, je me charge d'enlever la princesse de son couvent de Saint-Petersbourg et son père de la Sibérie, à la barbe de la police russe.

—Ah ! monsieur Dick, comment vous remercier !...

—Je paye la dette de mon père, Laurent... Mais il est temps de partir ; il serait imprudent de rester trop longtemps ici, maintenant surtout que nous n'avons plus à compter sur l'aide de Willigo. Veuillez réveiller monsieur le comte, voilà près de deux heures qu'il repose.

—Ne l'appellez pas ainsi, M. Dick... il m'a trop recommandé de ne trahir à aucun prix son incognito.

—Ecoutez, Laurent, répondit le trappeur, je ne pourrai plus me résoudre à l'appeler tout simplement Olivier comme il m'en avait prié ; de plus, les intérêts en jeu sont trop graves pour qu'il ne sache pas sur quel dévouement il peut compter. Ne va-t-il pas falloir que nous puissions nous concerter à chaque instant sur le plan que nous devons suivre ? De toute façon il vaut mieux qu'il sache ce qui s'est passé entre nous et les révélations que vous m'avez faites ; du reste, n'ayez nulle crainte, je me charge de tout lui apprendre.

CHAPITRE III

Le réveil de Gilping.—Aspect géologique du kra-fenoua.—Bouleversements volcaniques.—Le fils et le petit-fils du héros de l'Indépendance.—A la vie et à la mort.—Le portefeuille perdu.—Egarés sous terre.—Une explosion.

Olivier se leva frais et dispos et prêt à affronter de nouvelles fatigues. Pour se donner du courage, il prit un portefeuille qu'il gardait précieusement sur son cœur et lui donna un long baiser. Il n'en fut pas de même de John Gilping, que l'on fut obligé de secouer pendant un grand quart d'heure avant de le décider à se remettre sur ses jambes. Avec un sang-froid tout britannique, il trouvait extraordinaire que ses compagnons ne respectassent pas son sommeil du moment où il avait besoin de repos.

Réveillé en sursaut au milieu d'un de ses rêves mystico-alcooliques, dans lesquels il avait l'habitude de voir ces mécréants de papistes bouillir dans la grande chaudière de Lucifer, il prit d'abord, grâce aux fumées mal dissipées du brandy, le Canadien pour un suppôt de l'enfer, la vaste crypte avec ses reflets fantastiques de lumière y prêtait du reste quelque peu.

Vade retro, Satanas ! Arrière, Satan ! lui dit-il d'une voix que la peur faisait bégayer. Esprit du mal, que veux-tu de moi ?

—Mais rien, master Gilping, répondit le trappeur en riant, je désire seulement vous prévenir que l'heure du départ est arrivée.

Le brave prédicant n'avait pas le réveil gracieux, et tout en frottant ses gros yeux à poing fermé, il se mit à marmotter une série de réflexions dont quelques-unes parurent maisonnantes sans doute aux oreilles du Canadien, car, à bout de patience, ce dernier lui répondit d'un ton sec :

—A votre aise, master Gilping ; mais je dois vous prévenir que si, dans cinq minutes vous n'êtes pas prêt, nous partirons sans vous, et vous aurez tout le temps de vous reposer en paix.

—Ces Anglais sont tous les mêmes, fit Dick en s'éloignant de lui, je n'ai jamais vu de pareils égoïstes, ils s'imaginent volontiers que les autres hommes n'ont été créés et mis au monde que pour les servir.

Rien n'est plus vrai, en général, que cette réflexion arrachée au Canadien par la mauvaise humeur de Gilping, et s'il est une chose qui doive étonner, c'est de voir la singulière manie de certains écrivains français, qui s'en vont toujours chercher quelque citoyen d'Albion pour en faire dans leurs romans des types de grandeur d'âme, de générosité chevaleresque, de bravoure et de désintéressement, et cela aux dépens de leurs propres compatriotes, à qui ils ne se gênent pas de faire jouer des rôles ridicules. Il faut, en vérité, n'avoir jamais dépassé les fortifications pour ignorer que la générosité, la grandeur d'âme et le désintéressement, sont des qualités absolument anti-britanniques, et que le caractère national de ce peuple, qui bombarde Copenhague en pleine paix, écrase les Chinois pour vendre l'opium qui les abêtit, brûle Alexandrie uniquement pour détruire le commerce français, et nous injurie chaque matin avec un ensemble touchant dans ses journaux, peut se dépeindre en trois mots : personnalité, mauvaise foi et égoïsme.

Il n'y a qu'un moyen de rabattre leur insupportable morgue, c'est de leur répondre comme notre Canadien à Gilping, on n'a plus alors devant soi que des gens plats et obséquieux.

Ce dernier, en effet, ne se fit point tirer davantage l'oreille, et les cinq minutes accorlées n'étaient pas écoulées qu'il était prêt à suivre ses compagnons de route.

Après avoir de nouveau examiné avec soin les diverses portes qui s'ouvraient dans l'immense crypte, Dick et Olivier, furent d'avis en tenant compte de la recommandation de Willigo, de choisir celle qui se trouvait, la plus rapprochée de la troisième source. C'était la seule en effet qui répondit logiquement à la désignation du chef. Elle était du reste grande et spacieuse et semblait être la continuation naturelle de la partie du kra-fenoua que la petite troupe avait déjà parcourue.

Le sol était couvert d'une couche de sable ténu et léger qui rendait la marche des plus faciles.

On se mit en route dans le même ordre que précédemment, Dick et Olivier en tête conduisant le mulet, puis Gilping et Pacific ; quant au brave Laurent, il s'était lui-même chargé volontiers du soin de représenter l'arrière garde, et bien qu'aucun danger apparent ne fût à craindre, depuis que Dick avait ouvert les yeux du fidèle serviteur sur le genre d'ennemis auxquels il était possible qu'ils eussent affaire, il se retournait à chaque instant et s'arrêtait pour inspecter, malgré l'obscurité, l'espace qu'on venait de parcourir et écouter si aucun bruit révélateur ne viendrait donner un corps à ses soupçons.

La configuration de la tranchée, nous venons de le dire, pouvait laisser supposer qu'elle n'était que la suite de la partie parcourue le matin même par la petite troupe ; cependant si nos fugitifs eussent possédé des connaissances plus complètes en géologie, ils eussent compris, avec une certaine inquiétude, que les roches n'étant pas de la même formation, ne pouvaient appartenir à la même période de soulèvement, et peut-être fussent-ils partis de là pour concevoir quelques doutes sur la route qu'ils suivaient ; de plus, le chemin au lieu de remonter vers le sol persistait à plonger vers l'intérieur, ce qui, en dehors de toute autre remarque, commençait à donner au Canadien de sérieuses appréhensions.

Mais, comme ni le Canadien, ni Olivier ne s'étaient livrés à des études spéciales sur les différentes couches qui composent la croûte solide du globe ainsi que sur la positions normales qu'elles occupent, ils ne pouvaient concevoir de ces faits aucune inquiétude particulière, seule l'attention de Dick, ainsi que nous venons de le dire, avait été mise en éveil par la constante déclivité du terrain. Il ne songeait pas encore que peut-être ils n'étaient pas dans la bonne voie, mais il se demandait déjà avec une certaine anxiété, en calculant le temps qu'ils avaient mis à descendre, combien il leur faudrait encore d'heures pour remonter à la surface, en admettant que la route reprit avec une pente proportionnée sa direction ascensionnelle.

Cependant il ne jugea pas à propos de communiquer encore ses impressions à Olivier, qu'il traitait, depuis les confidences que Laurent et lui avaient échangées, avec une déférence et un respect dont le jeune homme finit par s'apercevoir ; ainsi il s'inclinait à demi chaque fois qu'il lui adressait la parole ou répondait à une de ses questions et évitait avec un soin